

CONFESSTION

**Vous savez qu'une bonne confession nous rend le ciel et
l'amitié de notre Dieu.**

Saint Curé d'Ars

Témoignage de conversion Phan Thi Kim Phúc

Dieu ne se réjouit de rien autant que de la conversion et du salut de l'homme.

Saint Grégoire de Nazianze

La conversion se réfère à la situation d'une personne qui, réalisant qu'elle marche dans la mauvaise direction, change de direction et prend la bonne. C'est une transformation intérieure dans laquelle on passe d'une situation de distance ou d'indifférence envers Dieu à une vie d'unité et d'amitié avec Lui. La conversion implique implicitement un appel de Dieu, et en même temps la force de la volonté de la personne et la promesse d'adhérer à la vocation divine. Par conséquent, la conversion est à la fois un don de la grâce de Dieu et un acte gratuit de l'homme.

Le processus de conversion peut se dérouler progressivement, en prenant plusieurs jours, semaines, mois et même années – ou il peut avoir lieu dans un moment très bref, dans lequel on se rend compte de la présence de Dieu, de sa propre insuffisance et de l'existence du chemin vers le bonheur éternel, en le choisissant librement comme sien.

Nous espérons que le témoignage de la conversion personnelle, raconté ci-dessous, facilitera la réflexion sur l'état de foi et sur la présence de Dieu dans la vie.



Le 2 avril 1963 à Trang Bang, un village rural à environ 40 kilomètres de la capitale Saigon, au Sud-Vietnam, Phan Thị Kim Phúc est née. Le pays est plongé dans une guerre sanglante depuis plusieurs années maintenant, la région est souvent visitée par des guerriers Vietcong ou des forces gouvernementales. La guerre, cependant, ne touche pas Trang Bang et Kim qui, avec ses parents, ses grands-parents et ses huit frères et sœurs, mène une vie plutôt insouciante, aidant ses parents dans de simples tâches ménagères.

Au début des années 70, les actions de guerre sont de plus en plus fréquentes dans les environs de Trang Bang. Ainsi vient le jour mémorable du 8 juin 1972. Les forces Vietcong occupent le village et les troupes sud-vietnamiennes décident de les attaquer. Une trentaine de civils, dont la famille Phúc, se rassemblent dans le temple local dans l'espoir qu'aucun militaire et guérillero ne s'en prenne à des motifs religieux. Vers midi, cependant, l'un des soldats sud-vietnamiens confond les civils rassemblés dans le temple avec des membres du Vietcong. Soudain, une grenade fumigène a explosé, couvrant la scène d'un violet et d'or brillants. C'était un signal au pilote sud-vietnamien qui suivait la bataille : lâchez les bombes juste sur cet endroit.

L'un des soldats près du temple se rend compte de la gravité de l'erreur et commence à crier : « Sortez ! Courrez ! Quittez cet endroit ! Ils vont détruire cet endroit ! Fuyez ! Les enfants, courez d'abord ! »

Kim, avec les autres enfants, se précipite au temple à la place adjacente, puis tout le monde s'achemine vers la rue principale du village. Du coin de l'œil, elle voit l'avion descendre brusquement en altitude : de dessous son ventre, partent quatre bombes. Quelques instants plus tard, toute la région est inondée de napalm. L'air brûle, atteignant une température de mille degrés centigrades. Kim brûle. Les vêtements, les épaules, les jambes – tout est en feu. La douleur est immense, mais elle ne s'arrête pas. Elle court droit devant.

Sur la même route, avec les militaires, il y a un très jeune reporter : Nick Ut, qui immortalise l'attaque de l'avion avec son appareil photo.

Le groupe d'enfants atteint l'armée – Kim se souviendra plusieurs années plus tard qu'à ce moment-là, elle a crié : « Nóng quá, nóng quá – trop chaud, trop chaud »

L'un des journalistes, Christopher Wain, tend la main et donne de l'eau à la jeune fille. Ensuite, il verse de l'eau sur sa tête et son corps brûlé, mais cela aggrave les choses, car l'oxygène dans l'eau réagit avec le résidu de napalm sur le corps et crée à nouveau du feu. Nick Ut la sauve et l'emmène à l'hôpital de Saigon. Les médecins, cependant, déterminent que la jeune fille ne peut pas survivre – environ 30% de son corps est brûlé. Nick insiste afin de les convaincre d'essayer de la sauver tout de même. Kim a passé les quatorze mois suivants à l'hôpital et a subi dix-sept interventions chirurgicales.

Pendant ce temps, l'une des photos prises par Nick, qui montre Kim nue, brûlée et terrifiée, courant dans la rue avec les autres enfants, reçoit le prix Pulitzer. La photo s'intitule : « La terreur de la guerre ».



Le processus de guérison est très douloureux, mais en cours de route, quelque chose d'autre se produit – beaucoup plus grave : la colère et la haine surgissent dans le cœur de Kim. Ce sont des émotions négatives et très profondes envers toutes les personnes qui ont causé sa douleur, envers toutes les personnes qui lui ont tourné le dos, voyant sa peau cicatrisée et déformée. Elle ne se sent plus aimée, acceptée, belle et digne.

Des années et des années plus tard, lors d'une interview, Kim dira : « J'aurais aimé mourir ce jour-là, avec ma famille... C'était difficile pour moi de porter toute cette haine, cette colère. »

Toutes ces expériences physiques et émotionnelles l'amènent à choisir la médecine comme sujet d'étude. En même temps, elle cherche également un sens plus profond à sa vie et étudie différentes religions. Un jour de 1982, dans sa deuxième année d'université, elle trouve le Nouveau Testament dans la bibliothèque universitaire de Saigon. Elle le prend, s'assoit et commence à feuilleter les pages. Son regard se pose sur la phrase prononcée par Jésus dans l'Évangile de saint Jean : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père si ce n'est par moi » (14, 6). Kim pense d'abord que Jésus est très vaniteux – « il y a des milliers de chemins vers Dieu ; Tout le monde le sait. Elle ferme le livre, mais sa réflexion continue – elle se rend compte que, si la phrase prononcée par Jésus est vraie, alors toute sa vie elle a vénéré les mauvais dieux.

Ainsi s'allume en elle une autre pensée : « Ce Jésus, Il a souffert pour défendre ses convictions. On s'est moqué de lui. On l'a torturé et tué. Pourquoi ferait-Il toutes ces choses, s'Il n'était pas vraiment Dieu ? Sa douleur devait avoir un but, sinon Il n'aurait pas pu supporter aussi fidèlement la confrontation. Je n'ai jamais considéré Jésus de ce côté – le côté blessé, le côté qui porte les cicatrices. »

Toute réflexion amène Kim à conclure : « Si Jésus est vraiment celui qu’Il dit être, et qu’Il a enduré tout ce qu’il dit avoir enduré, alors peut-être qu’Il pourrait m’aider à donner un sens à ma douleur et, enfin, à accepter mes cicatrices. »

Au cours des semaines suivantes, Kim a approfondi sa connaissance de la religion chrétienne, a parlé à d’autres personnes, a progressivement découvert que la foi naît de l’écoute et que Dieu a un plan pour elle. Elle compare ses expériences douloureuses avec le Dieu qui a souffert. Un jour, elle découvre qu’elle est aimée et voulue par Dieu. Au début de 1983, elle annonce à sa famille qu’elle avait changé de religion – elle a donné sa vie au Seigneur Jésus-Christ.

La conversion chrétienne lui a donné la force de pardonner. Aujourd’hui, Kim Phuc vit au Canada, avec son mari et ses deux enfants. Elle a consacré sa vie à promouvoir la paix, fournissant un soutien médical et psychologique aux victimes de la guerre.

“ Le pardon m’a libérée de la haine. J’ai encore beaucoup de cicatrices sur mon corps et des douleurs intenses presque tous les jours, mais mon cœur est purifié. Le napalm est très puissant, mais la foi, le pardon et l’amour sont beaucoup plus forts. Nous n’aurons plus de guerre si tout le monde apprend à vivre avec le véritable Amour, l’espérance et le pardon. Si cette petite fille sur la photo pouvait le faire, demandez-vous : est-ce que je peux le faire aussi ? ”



Comment se préparer à la confession ?

Réflexion sur l'examen de conscience

Pape François, 6 août 2014, Audience générale

Jésus nous donne aussi le « protocole » sur lequel nous serons jugés. À la fin du monde, nous serons jugés. Et quelles seront les questions qu'ils nous poseront là-bas ? Quelles seront ces questions ? Quel est le protocole sur lequel le juge nous jugera ? C'est ce que nous trouvons dans le vingt-cinquième chapitre de l'Évangile de Matthieu. Aujourd'hui, la tâche est de lire le cinquième chapitre de l'Évangile de Matthieu où il y a les Béatitudes ; et lisez le vingtième cinquième, où il y a le protocole, les questions qui nous poseront au jour du jugement. Nous n'aurons aucun titre, crédit ou privilège à réclamer. Le Seigneur nous reconnaîtra si, à notre tour, nous l'avons reconnu dans les pauvres, dans les affamés, dans les démunis et les marginalisés, dans ceux qui souffrent et qui sont seuls. C'est l'un des critères fondamentaux pour vérifier notre vie chrétienne, sur lequel Jésus nous invite à nous mesurer chaque jour. Je lis les Béatitudes et je réfléchis à ce que doit être ma vie chrétienne, puis je fais un examen de conscience avec ce vingt-cinquième chapitre de Matthieu. Tous les jours : j'ai fait ceci, j'ai fait cela, j'ai fait cela... Cela nous fera du bien ! Ce sont des choses simples, mais concrètes.



Mt 5, 3-10

Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux.
Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.
Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage.
Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.
Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.
Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.
Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu.
Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice,
car le royaume des Cieux est à eux.

Mt 25, 31-46

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il siégera sur son trône de gloire.

Toutes les nations seront rassemblées devant lui ; il séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les brebis des boucs: il placera les brebis à sa droite, et les boucs à gauche.

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : "Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez habillé ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi !"

Alors les justes lui répondront : "Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu... ? Tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? Tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? Tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli? Tu étais nu, et nous t'avons habillé ? Tu étais malade ou en prison... Quand sommes-nous venus jusqu'à toi ?"

Et le Roi leur répondra : "Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait."

Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche : "Allez-vous-en loin de moi, vous les maudits, dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges. Car j'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais un étranger, et vous ne m'avez pas accueilli ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas habillé ; j'étais malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. » Alors ils répondront, eux aussi : "Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, avoir soif, être nu, étranger, malade ou en prison, sans nous mettre à ton service ?" Il leur répondra : "Amen, je vous le dis : chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait." Et ils s'en iront, ceux-ci au châtiment éternel, et les justes, à la vie éternelle.

Comment se confesser ?

Célébration individuelle du sacrement

Au moment où vous vous présentez comme pénitent, le prêtre vous accueille avec cordialité, en vous adressant des paroles d'encouragement. Il rend présent le Seigneur miséricordieux.

Avec le prêtre, faites le signe de la croix en disant :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le prêtre vous aide à vous disposer à faire confiance à Dieu, avec ces paroles ou d'autres semblables :

Que le Seigneur soit dans votre cœur,
afin que vous puissiez vous repentir
et confesser humblement vos péchés.

Le prêtre, selon l'occasion, lit ou dit par cœur un texte de l'Écriture Sainte, dans lequel il est question de la miséricorde de Dieu et l'invitation à se convertir s'adresse à l'homme.

Rm 5, 8-9

Or, la preuve que Dieu nous aime,
c'est que le Christ est mort pour nous,
alors que nous étions encore pécheurs.

À plus forte raison,
maintenant que le sang du Christ nous a fait devenir des justes,
serons-nous sauvés par lui de la colère de Dieu.

*À ce stade, vous pouvez confesser vos péchés. Si nécessaire, le prêtre vous aide, vous pose des questions et des conseils appropriés. Le prêtre invite le pénitent à manifester son repentir, en récitant l'**acte de contrition***

Mon Dieu, j'ai un très grand regret de vous
avoir offensé parce que vous êtes infiniment
bon et que le péché vous déplaît. Je prends la
ferme résolution, avec le secours de votre
sainte grâce, de ne plus vous offenser et de
faire pénitence

ou une autre formule similaire, par exemple :

Père,
j'ai péché contre toi,

je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.
Aie pitié de moi, pécheur. (Lc 15, 18; 18,13)

Le prêtre, tendant ses mains (ou du moins sa main droite) sur la tête du pénitent, dit :

Que Dieu notre Père vous montre sa miséricorde.
Par la mort et la Résurrection de son Fils,
il a réconcilié le monde avec lui
et il a envoyé l'Esprit Saint pour la rémission des péchés ;
par le ministère de l'Église, qu'il vous donne le pardon et la paix.
Et moi, au nom du Père et du Fils + et du Saint-Esprit, je vous pardonne
tous vos péchés.

Réponse :

Amen.

Après l'absolution, le prêtre continue :

Louons le Seigneur parce qu'il est bon.

Réponse :

Sa miséricorde est éternelle.

Puis le prêtre vous renvoie en disant :

Le Seigneur vous a pardonné. Allez en paix.

Prière du pénitent après la confession :

Lave-moi, Seigneur,
de toutes mes offenses,
purifie-moi de mon péché.
Je reconnais ma faute,
mon péché est toujours devant moi.
(Psaumes 50, 4-5)

Ou

Ô Jésus, avec un amour brûlant, j'aurais aimé ne t'avoir jamais offensé ! Ô mon cher et bon Jésus, avec ta Sainte Grâce, je ne veux plus t'offenser ni t'attrister, parce que je t'aime par-dessus tout. Jésus miséricorde, pardonne-moi !

Le rituel du sacrement de réconciliation et la « confession »

Mgr Jean-Luc Hudsyn, février 2021, Rencontres de catéchistes

On évoque souvent les difficultés que rencontre aujourd’hui le sacrement de réconciliation, en particulier la confession individuelle. Il y a celles qui relèvent d’une pratique d’autrefois, parfois peu adéquate. Il y a aussi celles qui relèvent des difficultés existentielles que suscitera toujours la notion biblique de « péché ». Spontanément, elle ne fait pas mes délices dans la mesure où le péché me renvoie à la face obscure et ambiguë de moi-même, tenté que je suis par la transgression des interdits même les plus fondateurs - ceux qui préservent l’humanité de nos rapports et de notre croissance humaine. Elle me renvoie aussi à cette relation constitutive de la foi que l’Écriture appelle « l’obéissance » comme accueil et consentement en profondeur à la Parole d’un Autre sur mes choix de vie. Ce consentement est l’enjeu même de tout combat spirituel. Il y aura donc toujours face au sacrement de réconciliation des réticences à travailler, à convertir, à évangéliser.

Un Rituel méconnu

Mais on peut se demander si nous ne rajoutons pas des obstacles à ce travail spirituel par un déficit d’ordre pastoral. Suite au Concile Vatican II, en 1978, un nouveau Rituel du sacrement de la pénitence et de la réconciliation a été édité en français. Le moins qu’on puisse dire, c’est qu’il est resté quasiment lettre morte dans plusieurs de ses intuitions. En particulier dans son insistance à situer la Parole de Dieu comme étant le point de départ de la démarche sacramentelle. En effet, le nouveau Rituel demande qu’on laisse d’abord la Parole de Dieu nous révéler l’amour de Dieu. Et c’est elle qui, alors – et par voie de conséquence – nous révélera notre péché.

Nous avions pris l’habitude de partir d’un bon « examen de conscience ». Il s’avère vite que celui-ci nous mène le plus souvent à un catalogue plus ou moins large (suivant l’affinement ou le libéralisme de notre « conscience ») de fautes répétitives qui entraîne la réaction bien connue : « C’est finalement toujours la même chose que je vais dire » ...
Or, dans le Rituel, le sacrement de réconciliation ne part pas de l’examen de notre conscience : il part d’une écoute de la Parole de Dieu.

Et c’est une libération car notre conscience spontanée est faite pour une bonne part des interdits et des impératifs moraux que nous avons assimilés

dans la longue histoire de nos rapports avec les autres. Ce Sur moi, comme on l'appelle, est essentiel dans notre croissance humaine et relationnelle. Mais il a aussi ses limites : car il y a des appels à l'amour évangélique auquel mon Sur-moi n'a pas été sensibilisé, ou que je n'ai pas intériorisés. Par contre, il y a des « tu dois » et des « il faut » que j'ai assimilés et qui ne sont pas tous source de croissance et de vie. C'est bien pourquoi le Rituel prend un autre chemin : c'est « *la parole de Dieu (qui) éclaire le croyant pour lui faire discerner ses péchés, l'invite à la conversion et à la confiance en la miséricorde divine* » (RR 17).

Être centré sur Dieu et non sur notre Moi

C'est pourquoi, il est proposé de mettre des textes bibliques à la disposition des pénitents pour se préparer au sacrement et pouvoir ainsi « *confesser l'amour de Dieu en même temps que notre péché* » (n° 16). Il est fort à parier que je ne dirai sans doute plus « toujours la même chose » si je pars de l'Écriture en la laissant me surprendre. C'est pourquoi le Rituel invite (n° 67) à partir d'un texte biblique qui m'a interpellé récemment, ou d'un passage lié au temps liturgique en cours, d'une des lectures du dimanche qui précède, ou encore des lectures du jour que beaucoup méditent aujourd'hui grâce aux revues « *Prions en Église* » ou « *Magnificat* ».

Dans cette Parole que Dieu me donne à entendre aujourd'hui, voilà où je reconnaissais sa bonté, voilà où je confesse ma distance, mes refus, mes résistances. À ce moment, mon regret ne sera pas de ne pas correspondre à l'image idéale que j'ai de moi-même (ou que mon Sur-moi exige de moi). Mon regret ne sera pas centré sur ma personne. Je serai centré sur Dieu, sur la révélation de son amour qui dépasse tout ce que je peux imaginer, qui inlassablement se *donne* par-delà mes refus, qui me *pardonne* et me relance sur le chemin de son alliance. Je viens reconnaître et confesser ce qui en moi fait obstacle à la grâce, ce qui dé-crée ce que l'Esprit réalise dans ma vie.

Le Rituel demande qu'on veille « à ne pas ritualiser » (n° 67) ce temps d'écoute de la Parole de Dieu et qu'on soit souple dans la manière de le mettre en œuvre : le pénitent le fait avant, ou il le fait en dialogue avec le prêtre. L'important est l'enjeu : comment – même en dehors des célébrations communautaires – intégrer dans la confession individuelle cette écoute préalable de ce que Dieu me révèle de Lui et de moi-même ?

Un aveu qui se fait prière

Le dire dans une parole d'aveu, c'est-à-dire dans une parole vraie, inspirée par l'Esprit, habitée par l'amour – et pas seulement le *penser* en restant dans une sorte de quant-à-soi –, les sciences humaines nous en ont montré

la richesse : elles ont mis en lumière le rôle libérateur de la parole, « indispensable pour objectiver et mettre à distance notre vécu passé, afin de mieux assumer notre histoire personnelle », comme le souligne Mgr Doré, évêque de Strasbourg. Le dire à un prêtre peut être parfois exigeant et même éprouvant. Mais cette démarche d'aveu est-elle si dramatique dans le quotidien de la vie chrétienne, si cet aveu est ancré dans les appels de la Parole de Dieu, dans l'attention à ce que l'Esprit voudrait me faire vivre ? Il s'agit moins de réciter une liste de péchés, que de prier en vérité devant le prêtre sur ce que la Parole révèle de mes manques de foi, d'espérance et d'amour. De prier Dieu, devant ce tiers qu'est le prêtre, et - ajoute le Rituel – de prier avec lui.

En effet, et c'est un aspect lui aussi trop souvent négligé, le Rituel demande que « *chaque fois que c'est possible, prêtre et pénitent prient ensemble* » (n° 72-73,76), soit en récitant ensemble le Notre Père, soit en priant un psaume, soit en « s'exprimant spontanément », ce qui est moins difficile aujourd'hui pour de nombreux chrétiens. Quoi de plus beau, pour un prêtre, que de prier avec un enfant qui vient se confesser en disant avec lui un Notre Père et en demandant tous les deux, ensemble : « Pardonne-nous nos offenses ». C'est la relation entre le prêtre et le pénitent qui en est changée : je suis prêtre pour toi, dans ce pardon donné ; je suis chrétien avec toi, dans ce pardon demandé ensemble.

+ Jean-Luc Hudsyn

Documents/livres de Référence :

- Nouveau Rituel « Célébrer la pénitence et la réconciliation » - 1991 - Editions Chalet-Tardy ▪ Document d'orientation pastorale pour le Vicariat du Brabant wallon N°5 = « l'initiation chrétienne des enfants en Brabant wallon – 2017

*Rencontres catéchistes Brabant wallon
Février 2021*

Lorsque je vais me confesser, c'est pour me guérir, guérir mon âme.

Pour en ressortir avec plus de santé spirituelle. Pour passer de la misère à la miséricorde.

Au cœur de la confession, il y a non pas les péchés que nous disons mais l'amour divin que nous recevons et dont nous avons toujours besoin.

Au cœur de la confession, il y a Jésus qui nous attend, nous écoute et nous pardonne.

Souvenez-vous de ceci : avant même nos erreurs, c'est nous qui sommes présents dans le cœur de Dieu.

Prions pour vivre le sacrement de la réconciliation avec une profondeur renouvelée, afin de goûter l'infinie miséricorde de Dieu.

Pape François

Le sacrement de réconciliation
les intentions du Pape – mars 2021

L'Évangile de la samaritaine :

Jn 4, 5-42

En ce temps-là, Jésus arriva à une ville de Samarie, appelée Sykar, près du terrain que Jacob avait donné à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob.

Jésus, fatigué par la route, s'était donc assis près de la source. C'était la sixième heure, environ midi. Arrive une femme de Samarie, qui venait puiser de l'eau.

Jésus lui dit : « Donne-moi à boire. » – En effet, ses disciples étaient partis à la ville pour acheter des provisions.

La Samaritaine lui dit : « Comment ! Toi, un Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ? » – En effet, les Juifs ne fréquentent pas les Samaritains.

Jésus lui répondit : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : 'Donne-moi à boire', c'est toi qui lui aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

Elle lui dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où as-tu donc cette eau vive ? Serais-tu plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, avec ses fils et ses bêtes ?

Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura de nouveau soif ; mais celui qui boira de l'eau que moi je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant pour la vie éternelle. »

La femme lui dit : « Seigneur, donne-moi de cette eau, que je n'aie plus soif, et que je n'aie plus à venir ici pour puiser. »

Jésus lui dit : « Va, appelle ton mari, et reviens. »

La femme répliqua : « Je n'ai pas de mari. »

Jésus reprit : « Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari : des maris, tu en as eu cinq, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari ; là, tu dis vrai. »

La femme lui dit : « Seigneur, je vois que tu es un prophète !... Eh bien ! Nos pères ont adoré sur la montagne qui est là, et vous, les Juifs, vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. »

Jésus lui dit : « Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient – et c'est maintenant – où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et vérité : tels sont les adorateurs que recherche le Père. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et vérité qu'ils doivent l'adorer. »

La femme lui dit : « Je sais qu'il vient, le Messie, celui qu'on appelle Christ. Quand il viendra, c'est lui qui nous fera connaître toutes choses. »

Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. »

À ce moment-là, ses disciples arrivèrent ; ils étaient surpris de le voir parler avec une femme.

Pourtant, aucun ne lui dit : « Que cherches-tu ? » ou bien : « Pourquoi parles-tu avec elle ? »

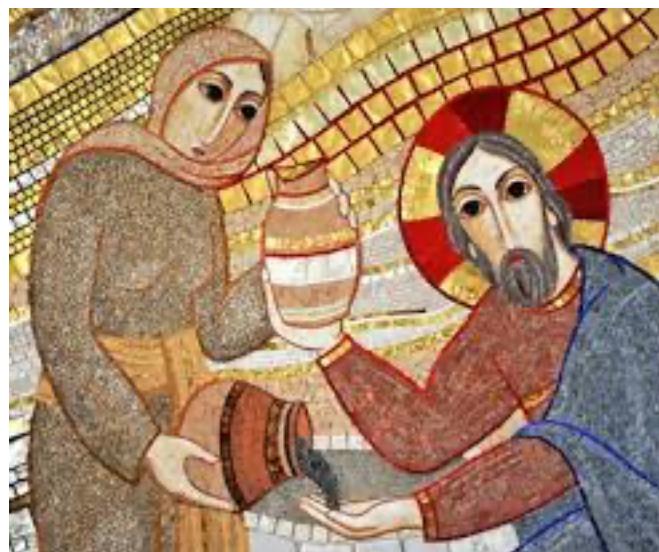
La femme, laissant là sa cruche, revint à la ville et dit aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? » Ils sortirent de la ville et ils se dirigeaient vers lui.

Entre-temps, les disciples l'appelaient : « Rabbi, viens manger. » Mais il répondit : « Pour moi, j'ai de quoi manger : c'est une nourriture que vous ne connaissez pas. »

Les disciples se disaient entre eux : « Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ? »

Jésus leur dit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas : 'Encore quatre mois et ce sera la moisson' ? Et moi, je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs déjà dorés pour la moisson. Dès maintenant, le moissonneur reçoit son salaire : il récolte du fruit pour la vie éternelle, si bien que le semeur se réjouit en même temps que le moissonneur. Il est bien vrai, le dicton : 'L'un sème, l'autre moissonne.' Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucun effort ; d'autres ont fait l'effort, et vous en avez bénéficié. »

Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en Jésus, à cause de la parole de la femme qui rendait ce témoignage : « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Lorsqu'ils arrivèrent auprès de lui, ils l'invitèrent à demeurer chez eux. Il y demeura deux jours. Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de sa parole à lui et ils disaient à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons : nous-mêmes, nous l'avons entendu, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde. »



Deux méditations sur le texte de l'Évangile de la samaritaine :

Si tu savais le don de Dieu

Frère Nicolas Morin - Franciscain

Dans son village de Samarie, c'est à peine si on la regarde. Aux yeux des hommes, c'est la femme facile, dont on abuse la nuit et que l'on ignore le jour. Pour tous, c'est la femme aux six maris. Alors, elle sort de sa maison à l'heure où les autres rentrent, rasant les murs jusqu'au puits pour y puiser l'eau quotidienne. Elle porte en elle une blessure et un appel : un homme saura-t-il un jour l'aimer pour elle-même, la regarder sans forcément la désirer ?

Devinez son étonnement quand, arrivant au puits, elle voit un homme assis au bord de la margelle. Un homme, et un juif. Cela fait des générations que les juifs ne parlent plus aux Samaritains, rangés du côté des sectes et des impurs. Et voilà que cet homme lui adresse la parole : « Donne-moi à boire. » Jésus a soif et mendie de l'eau. La femme est surprise et choquée. « Comment ! Toi qui es juif, tu me demandes à boire à moi qui suis une femme Samaritaine ? » Jésus transgresse tous les tabous, toutes les frontières invisibles dressées entre les hommes. Parce que Jésus n'a que faire des apparences. « Donne-moi à boire. » La manière dont Jésus entre en relation avec cette femme fragile, brisée, est très touchante. Il sait combien elle a une image négative d'elle-même. Il ne la juge pas, ne la condamne pas. Il ne se montre pas condescendant, ne lui fait pas la morale. Il vient vers elle comme un mendiant fatigué, assoiffé, lui demandant de faire quelque chose pour lui. Jésus entre en dialogue et entame une relation avec elle. Elle qui n'a plus aucune confiance en sa propre valeur, voici que Jésus lui fait confiance. Ce faisant, il la relève et lui redonne sa dignité. « Donne-moi à boire. » Jésus vient révéler en cette femme une source cachée, une source qui ne demande qu'à jaillir. Dans sa recherche éperdue de reconnaissance, personne n'a jamais aidé cette femme à désensabler la source intérieure.

Une deuxième fois, Jésus demandera à boire, sur la croix : « J'ai soif. » Quelle est donc la soif de Jésus ? La vocation de Mère Teresa de Calcutta me l'a fait comprendre. Religieuse dans un pensionnat pour jeunes filles de la bourgeoisie de Calcutta, Mère Teresa avait pris le train pour aller faire sa retraite annuelle. En première classe afin de ne pas être importunée ! Regardant par la fenêtre du wagon, elle voit tous ces mendians tendant la main, quémandant un bout de pain et un peu d'eau. Elle entend alors une voix intérieure qu'elle ne peut chasser : « J'ai soif. » Cette voix, c'est à la fois la clameur des pauvres et l'appel pressent de

Jésus. A son retour de retraite, elle demande la permission d'aller vivre au beau milieu d'un bidonville. Elle s'était connectée à la source intérieure qui ne cessera de jaillir pour désaltérer les mendiants des rues.

Jésus poursuit le dialogue et dit à cette femme : « Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive. » Le don de Dieu, c'est lui, Jésus, source vive.

Cette femme réagit d'abord au premier degré : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser et le puits est profond. D'où l'as-tu donc, l'eau vive ? » « D'où l'as-tu donc, l'eau vive ? » Cette eau, c'est la vie même de Dieu qui habite en nous et qui ne demande qu'à jaillir. L'eau est le symbole de l'Esprit, la vie même de Dieu que Jésus est venu nous faire partager. Jésus nous révèle que si nous buvons à la source de l'amour et de la compassion de Dieu, nous deviendrons à notre tour des sources d'amour et de compassion. Si nous accueillons l'Esprit de Dieu, nous donnerons l'Esprit de Dieu. La vie que nous recevons est celle que nous donnons.

La femme de Samarie est transformée par la rencontre avec Jésus. Désormais, elle n'a plus peur de ce qu'elle est, de son histoire tourmentée. Elle a croisé le regard de miséricorde de Jésus et elle va annoncer cette bonne nouvelle aux gens de son village : « Venez donc voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Christ ? » « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Voilà un homme qui perce la vérité de sa vie, l'épaisseur de ses ténèbres intérieures, sans jamais la juger. Au contraire, elle se sent libérée d'un grand poids. Plus grande que sa misère, elle accueille la miséricorde. Elle s'ouvre enfin à la tendresse de Dieu. Elle sent sourdre en elle la source d'eau vive. Elle reconnaît en Jésus le Messie attendu, Celui qui l'engendre à la vie. « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Ce qui était source de honte et qui l'obligeait à raser les murs devient le canal de la grâce, le lieu où Le Christ la rejoint. La vie même de cette femme est devenue fleuve d'eau vive pour tous ceux qu'elle croise. Elle, regardée par tous comme une pécheresse, devient disciple-missionnaire.

Puissions-nous redécouvrir la grâce de notre baptême, nous ouvrir à la source en nous qui ne demande qu'à jaillir. Puissions-nous être des témoins heureux, pacifiés de cette rencontre avec le Christ, du don qu'il fait de sa propre vie.

Jésus a soif de notre amour

Pape François, Catéchèse lors de l'Angélus du 12 mars

Ce dimanche, l'Évangile nous présente l'une des rencontres les plus belles et les plus fascinantes de Jésus, celle avec la samaritaine (cf. *Jn 4, 5-42*). Jésus et ses disciples s'arrêtent près d'un puits en Samarie. Une femme arrive et Jésus lui dit: "Donne-moi à boire" (v. 8). Je voudrais m'arrêter sur cette expression : donne-moi à boire.

La scène nous montre Jésus assoiffé et fatigué, qui se fait trouver au puits par la samaritaine à l'heure la plus chaude, à midi, et comme un mendiant demande le repos. C'est une image de l'abaissement de Dieu : Dieu s'abaisse en Jésus-Christ pour la rédemption, il vient à nous. En Jésus, Dieu s'est fait l'un de nous, il s'est abaissé ; assoiffé comme nous, il souffre de notre propre brûlure. En contemplant cette scène, chacun de nous peut dire : le Seigneur, le Maître, "me demande à boire. Il a donc soif comme moi. Il a ma soif. Tu es vraiment proche de moi, Seigneur ! Tu es lié à ma pauvreté - je ne peux pas le croire ! - vous m'avez pris du bas, du plus bas de moi-même, où personne ne me rejoints" (*P. Mazzolari, La Samaritana, Bologne 2022, 55-56*). Et tu es venu vers moi en bas, et tu m'as pris de là, parce que tu avais, et tu as, soif de moi. La soif de Jésus, en effet, n'est pas seulement physique, elle exprime les craintes les plus profondes de notre vie: elle est surtout soif de notre amour. Il est plus qu'un mendiant, il est un assoiffé de notre amour. Et il émergera au moment culminant de la passion, sur la croix ; là, avant de mourir, Jésus dira : "J'ai soif" (*Jn 19, 28*). Cette soif de l'amour qui l'a conduit à descendre, à s'abaisser, à être l'un des nôtres.

Mais le Seigneur, qui demande à boire, est Celui qui donne à boire : en rencontrant la samaritaine, il lui parle de l'eau vive de l'Esprit Saint, et de la croix, il jaillit de son côté transpercé sang et eau (cf. *Jn 19, 34*). Jésus, assoiffé d'amour, nous désaltère d'amour. Et il fait avec nous comme avec la samaritaine : il vient à notre rencontre dans notre quotidien, partage notre soif, nous promet l'eau vive qui fait jaillir en nous la vie éternelle (cf. *Jn 4, 14*).

Donne-moi un verre. Il y a un deuxième aspect. Ces paroles ne sont pas seulement la demande de Jésus à la samaritaine, mais un appel - parfois silencieux - qui se lève chaque jour vers nous et nous demande de prendre soin de la soif des autres. Donne-moi à boire, nous disent ceux qui - dans la famille, sur le lieu de travail, dans les autres lieux que nous fréquentons - ont soif de proximité, d'attention, d'écoute ; nous le dit celui qui a soif de la Parole de Dieu et qui a besoin de trouver dans l'Église une oasis où s'abreuver. Donnez-moi à boire est l'appel de notre société, où la précipitation, la course à la consommation et surtout l'indifférence, cette culture de l'indifférence engendrent aridité et vide intérieur. Et - ne l'oubliions

pas - donne-moi à boire est le cri de tant de frères et sœurs à qui manque l'eau pour vivre, pendant que l'on continue à polluer et à défigurer notre maison commune ; et elle aussi, épuisée et ravagée, "a soif".

Face à ces défis, l'Évangile d'aujourd'hui offre à chacun de nous l'eau vivante qui peut nous faire devenir une source de repos pour les autres. Et puis, comme la samaritaine, qui a laissé son amphore au puits et est allé appeler les gens du village (cf. 28), nous aussi, nous ne penserons plus seulement à apaiser notre soif, notre soif matérielle, intellectuelle ou culturelle, mais avec la joie d'avoir rencontré le Seigneur, nous pourrons désaltérer d'autres : donner du sens à la vie d'autrui, non pas comme maîtres, mais comme serviteurs de cette Parole de Dieu qui nous a assoiffés, qui nous assoiffe continuellement ; nous pourrons comprendre leur soif et partager l'amour qu'Il nous a donné. Je me pose cette question, à vous et à moi : sommes-nous capables de comprendre la soif des autres ? La soif des gens, la soif des gens de ma famille, de mon quartier ? Aujourd'hui, nous pouvons nous demander : ai-je soif de Dieu, me rends-je compte que j'ai besoin de son amour comme de l'eau pour vivre ? Et puis, moi qui ai soif, je me soucie de la soif des autres, de la soif spirituelle, de la soif matérielle ?

Que la Vierge intercède pour nous et nous soutienne sur le chemin.

PAPE FRANÇOIS
ANGELUS
Place Saint-Pierre
Dimanche 12 mars 2023

Que faire après la confession ?

Dans l'espérance que nous avons été sauvés, dit saint Paul aux Romains et aussi à nous (Rm 8, 24). La rédemption, le salut, selon la foi chrétienne, n'est pas un simple fait. La rédemption nous est offerte en ce sens qu'il nous a été donné l'espérance, une espérance fiable, en vertu de laquelle nous pouvons affronter notre présent : le présent, même un présent fatigant, peut être vécu et accepté s'il conduit à un but et si nous pouvons être sûrs de ce but, si ce but est si grand qu'il justifie l'effort du voyage.

Benoît XVI, *Spe salvi*, n° 1.



Serviteur de Dieu

Giancarlo Rastelli



Giancarlo Rastelli est né en Italie, à Pescara le 25 juin 1933. Son père, Vito Rastelli, est journaliste, tandis que sa mère, Luisa Bianchi, enseigne dans une école primaire. À la fin de la guerre, en 1945, Giancarlo déménage avec sa famille à Parme, la ville natale de ses parents, où il termine son lycée en 1951. Il s'inscrit à la faculté de médecine de l'université de Parme, où il obtient son diplôme en 1957 avec mention et la thèse reçoit le prix Lepetit. Mais ce ne sont pas seulement ses talents intellectuels qui étonnent ses camarades. Jusqu'à présent, ils racontent quand Gian, avant de répéter l'anatomie, a pu surprendre tout le monde avec une question comme : « Vous souvenez-vous de l'Hymne à la Charité de Saint-Paul ? »

Sa carrière médicale est évidente. Il travaille à l'Institut d'anatomie humaine, à l'Institut de pathologie générale et à l'Institut de chirurgie clinique. Une fois diplômé, il est devenu assistant bénévole d'abord, puis interne à la clinique chirurgicale Prima et à la chaire de pathologie spéciale de l'Université de Parme. Après 5 ans, il reçoit une bourse de l'OTAN et déménage aux États-Unis, à la Mayo Clinic – un centre protagoniste de nombreuses recherches médicales, où il se spécialise en chirurgie cardiaque. À ses collègues et amis, Gian dit : « J'ai toujours pensé que la première charité que le malade doit avoir du médecin, c'est la charité de la science, c'est la charité d'être traité au fur et à mesure. »

À son excellente formation médicale et à sa pratique professionnelle, il faut ajouter une autre caractéristique : sa foi profonde. La motivation pour sauver des vies Dr Rastelli ne la trouve pas seulement dans le serment

d'Hippocrate, mais la découvre et l'approfondit dans sa foi chrétienne. Déjà âgé de treize ans, il entra dans la Congrégation mariale de Parme, à l'Oratoire de San Rocco, où le Père Molin Pradel dirigea son attention vers les plus petits, les marginalisés, les exclus et les malades. Cet esprit chrétien d'ouverture et de dévouement absolu aux plus démunis s'est ensuite reflété dans sa mission de médecin, de chirurgien et de chercheur. Dans le visage du malade, Giancarlo voit toujours le visage du Christ. En conséquence, ses recherches à la Mayo Clinic sont toujours combinées avec son service aux malades, exécutant fidèlement la devise de la clinique : « Le patient en premier ». L'un de ses patients décrit sa relation spéciale avec son médecin, le Dr Rastelli : « Il tombe malade avec les malades et guérit avec eux. »

En 1964, Giancarlo retourne en Italie pour épouser Anna Anghileri de Sondrio et vingt jours plus tard, à son retour à Mayo, il a appris par des examens de routine obligatoires pour les chercheurs qu'il avait un lymphogranulome malin (le soi-disant lymphome hodgkinien). Le Dr Rastelli est informé que, selon toute vraisemblance, il lui reste cinq ans à vivre. Malgré la nouvelle choquante, il ne s'effondre pas et dit à sa femme Anna : « Je suis heureux. J'ai eu tellement de choses de la vie et maintenant j'ai tout eu avec toi. » Et après quelques jours : « On m'a donné plus de temps, Dieu merci. N'en parlons plus. Vivons une vie normale », et elle s'adapte avec autant de force spirituelle.

Les cinq années suivantes ont été spectaculaires : le Dr Rastelli a élaboré de nouvelles classifications et procédures de chirurgie cardiaque, qui, dans les manuels médicaux du monde entier, sont encore connues sous le nom de procédures Rastelli 1 et 2. En même temps, sa croissance spirituelle et humaine, que peu de gens connaissent, est évidente avec une empreinte surnaturelle toujours plus grande.

Giancarlo exerce sa générosité envers les patients et les amis, en payant même personnellement les interventions coûteuses à la Mayo des enfants qui arrivent pour lui d'Italie. Même les héberger chez lui, s'ils ne peuvent pas se permettre de rester aux États-Unis. Il écrit une fois à ce sujet : "Savoir, sans savoir aimer, ce n'est rien. C'est moins que rien". En 1966 naît la fille de Giancarlo et Anna : Antonella.

Anna, sa femme, décrit ainsi leur relation : « Dans Gian, j'ai découvert ma raison d'être. Gian est la preuve de l'existence de Dieu et de l'éternité. Mais, dans mon



bonheur, il y a les larmes que je ne pouvais pas dire. J'ai cru devenir folle, mais la force est devenue grande et inattendue. Chaque jour est un cadeau du ciel. Notre chemin est léger comme le souffle et important comme la vie. Et je ne parle pas de la vie de cette terre que nous considérons comme du temps volé à l'éternité, mais de la vie de toujours. »

La maladie de Giancarlo s'intensifie de plus en plus. Il est sujet aux rechutes, aux cycles de Rontgen et à la chimiothérapie. En janvier 1970 survient l'épuisement fiévreux qui empêche presque complètement de poursuivre ses recherches professionnelles. À la fin du même mois, il voulait présenter à son équipe la soi-disant troisième procédure Rastelli, mais il n'a pas pu assister à la réunion ce jour-là. Hospitalisé et intubé, il est décédé le 2 février sans avoir pu révéler sa troisième méthode.

En 2005, le procès de béatification de Giancarlo Rastelli a été ouvert.

**« Mon Dieu, montre-toi
favorable au pécheur
que je suis! »**

(Lc 18,13)